

body; Roi, King; St-Pierre, Saint-Peter; Chalfoux, Catbederasy; Paré, Ready; Beique, Beaker; LeBlanc, White; Leroux, Red; Desjardins, Gardner; Boisvert, Greenwood; Durocher, Rock; Labelle, Pretty; Lemaitre, Master; Beaulieu, Fineplace; Léveillé Wideawake; Généreux, Generous; Beauchamp, Prettyfield; l'Espérance, Hope; Toupin, Allpine; Marcheterre, Walker; Fontaine, Spring; Thérien, Landier; Thé-ion, Farmer; Bienvenue, Wellcome.

Est-ce assez honteux !

* * Les vers suivants, de M. Paul Arène, sont copiés sur l'éventail d'une jeune fille :

Si les ondines et les fées
Maintenant ainsi qu'autrefois,
Sur une coquille de noix
Naviguaient, de corail coiffées ;

Et si j'étais—car nous aimons
Suivre parfois d'étranges rêves—
Un des minuscules démons,
Rois de la mer bleue et des grèves,

Je ne voudrais d'autre travail
Que d'agiter cet éventail,
Pour faire une brise légère

Qui pousserait tout doucement
La barque vers un port charmant....
Et vous seriez la passagère.

* * Jusqu'à présent j'avais toujours cru que les détectives, gens intelligents s'il en fût jamais, avaient pour mission de rechercher les délits commis par les mammifères, bipèdes, sans plumes et plantigrades, genre Homo.

Il paraît que je me trompais, car tous les journaux français de notre ville se sont plus à publier l'entre-filet suivant :

Un singe, habillé de velours, âgé de 3 ans et 9 mois et pesant 10 livres et 9 onces, que des voyageurs avaient dans leurs bagages, s'est échappé de la gare Bonaventure, samedi. Toute information le concernant sera reçue avec plaisir par le détective Cullen.

Avec plaisir ! Il est donc vrai que le détective Cullen, qui est le plus brave homme du monde, éprouvera un véritable plaisir à entendre parler des pas et démarches du dit singe, habillé de velours, âgé de 3 ans et 9 mois et pesant 10 livres et 9 onces !

En vérité, je me demande ce que le détective Cullen a fait aux journalistes ou ce que le singe a pu faire au détective Cullen pour qu'un pareil fait divers ait pu être publié en ces termes !

Les détails concernant ce singe, si exacts qu'ils puissent être, ne me semblent cependant pas de nature à faire reconnaître exactement son identité.

Supposons, pour un instant, que l'on vienne prévenir le détective Cullen que deux singes ont été trouvés vagabondant dans la Cité de Montréal, et que tous deux sont nus, nus comme des discours d'échevins, que fera l'agent de la sûreté ?

Il les mettra dans la balance ; mais si aucun d'eux ne pèse 10 livres et 9 onces, et si ni l'un ni l'autre ne peut affirmer sous serment qu'il ait vraiment 3 ans et 9 mois, le plaisir de M. Cullen ne sera-t-il pas mêlé d'un peu de fiel ?

Entre-nous, je ne crois pas tout à fait à l'exactitude des détails donnés par les papiers-nouvelles, pas plus que je n'ajoute foi au plaisir qu'éprouverait le détective Cullen si on lui communiquait des renseignements concernant le dit singe.

* * Buies a publié, samedi, dans l'Electeur, un excellent article sur le style des journalistes et des traducteurs.

J'en détache le passage suivant que je recommande à mes lecteurs :

Savez-vous quelle est la cause de bon nombre d'anglicismes ? C'est la paresse, c'est l'insouciance qui s'attache à tout et qui étend indéfiniment l'empire de " l'A peu près. " On ne veut pas se donner la peine de chercher, on ne veut pas chercher par quel mot français on rendra exactement tel mot anglais, et l'on se contente d'un mot qui a la même physionomie, la même conformation, la même désinence. Ainsi l'anglais disant " joint committee " disons comité conjoint ; l'anglais disant " promote the interests " disons promouvoir les intérêts... et ainsi de suite ; cela sonne de la même façon et cela épargne de la besogne. Voilà ce qui s'appelle communément en Canada de la " traduction ". Oui c'est de la traduction à dix centins par cent mots.

Référez (refer) pour " faire allusion " renvoyer à, avoir trait à, avoir rapport à, avoir recours ou recourir à, s'en rapporter, se rapporter à, s'en remettre à, remettre, imputer... enfin que sais-je ! Il faut savoir choisir suivant les différents cas,

au lieu de se borner sempiternellement au seul mot *référez* qui a un sens très restreint en français.

Mais c'est si commode de traduire *to refer* par *référez*... " Je *réfère* à telle ou telle autorité " se dit invariablement parce qu'on dit en anglais " I refer to such or such an authority. " C'est " je renvoie à ou j'invoque telle ou telle autorité " qu'il faut dire en français.

Je me suis bien souvent demandé pour quoi l'on disait encore bien plus souvent " Un tel a les *fièvres typhoïdes*. " Est-ce que, par hasard, on aurait plusieurs fièvres typhoïdes qui s'entendraient pour vous tomber dessus à l'unisson ?... On écrivait dernièrement de Montréal à un journal de cette ville : " Il est peu probable que notre pauvre ami puisse *finir la journée vivant*. "

Ca et " se réveiller mort " font si bien la paire qu'il est impossible de trouver une fin de chronique plus piquante, mieux appareillée, mieux assortie, comme on dit ici dans certains magasins où il n'y a pas " d'assortiment " du tout.

* * Laurence et Pierre sont très inquiets au sujet de la langue que parlera leur petite sœur, Lili, qui ne fait encore que gazouiller, et leur maman a vainement essayé de leur faire comprendre qu'elle parlera français.

—Mais enfin, dit Laurence, si c'était une petite anglaise que les sauvages nous ont envoyée ?

Leon Teden

NIAGARA

III

ENT Miami partirent... ils se flattaient de trouver en certain endroit de chasse quelque parti d'Iroquois accablés de faim et de misères. Ils se rendirent en chemin faisant à Niagara, où ils trouvèrent la garnison française morte de faim, à la réserve de sept ou huit personnes. Ce contretemps les empêcha de passer outre. Ils gardèrent ce fort pendant l'hiver, jusqu'à ce que l'on eut retiré les Français qui en étaient réchappés. (La Potherie II, 210).

Les Miamis étaient un peuple du Détroit. C'est durant l'hiver de 1687-88 qu'ils rôdèrent ainsi à la recherche des Iroquois ; La Potherie donne à entendre qu'ils se rendirent à Niagara durant l'hiver, mais ils y arrivèrent plutôt au printemps.

Gédéon de Catalogne avait servi à la baie d'Hudson, en 1686, sous le chevalier de Troyes. Ils se trouvait à Montréal, au printemps de 1688, lorsque le gouverneur décida d'envoyer des secours au fort Niagara. Notre militaire fut de l'expédition. Voici comment il s'exprime :

" Le 14 de mai 1688, à minuit, nous arrivâmes à Niagara. Un des officiers vint à notre bord, qui nous dit que toute la garnison se portait bien, mais lorsque nous fûmes au fort nous vîmes bien le contraire, puisqu'il y avait plus de 80 juste-au-corps pendus le long de la palissade ; enfin, qu'il n'y avait que trois officiers et quatre soldats se portant bien, et cinq ou six moribonds que l'on transporta dans la barque ; il y en eut un qui mourut en le transportant ; les autres furent bientôt guéris "

" Les quatre-vingts Miamis que nous y trouvâmes campés, n'y avaient arrivés qu'à la fin d'avril. Ils croyaient qu'ils seraient tous morts (les gens de la garnison), mais ces Sauvages allaient souvent à la chasse, qui ne leur laissèrent point manquer de chevreuil ni de dindes. Il nous apprirent que monsieur de Troyes, commandant, était mort le 8 mai, et que c'était à lui qu'on attribuait la principale cause de la maladie, en ce que dès l'automne il avait retranché les vivres (faut-il lire : les *vivres frais* ?) refusé de tuer une vache qu'il avait, que par ce moyen on aurait eu le foin qui lui était destiné pour mettre dans les paillasses des soldats qui étaient contraints de coucher sur la terre. Cette dureté détermina toute la garnison à former une sédition, c'est-à-dire d'égorger le commandant et quelques autres officiers, de qui ils n'étaient pas contents, et voulaient s'élire un commandant pour les conduire chez les Anglais de la Nouvelle-York. De toute la garnison, il n'y en eut que trois qui ne voulurent pas être de la partie. La veille que l'exécution devait se faire, un gros parti d'Iroquois (automne de 1687) se présenta

devant le fort, qui de loin firent quelques escarmouches et tirèrent la garnison en haleine durant plusieurs jours. Cela fit ralentir leur dessein, et plusieurs tombèrent malades, qui achevèrent de rompre leur projet. "

" Les quatre-vingts Miamis qui étaient campés (avril-mai 1688) sous le fort ne voulaient point s'en retourner en leur pays sans avoir fait quelque tentative sur l'Iroquois. "

L'entreprise des Miamis se termina par un fiasco, et ces Sauvages reprirent le chemin du Détroit, leur pays.

Le sieur de Catalogne ajoute :

" Vers la mi-septembre (1688), deux barques arrivèrent avec ordre au commandant (était-ce M. Des Bergères ?) de brûler le fort et de ramener les effets au fort Frontenac et la garnison à Montréal, ce qui fut exécuté en quatre jours. Ainsi, nous retournâmes au fort Frontenac ; nous primes des bateaux pour nous rendre à Montréal. "

Jacques Bourdon sieur d'Autray, l'un des deux fils de Jean Bourdon, de Beauport, fut tué par les Iroquois, dans ce voyage. (Conseil Souverain III, 249.)

M. de Belmont, d'accord en cela avec tous les historiens, fait comprendre que l'abandon de Niagara fut exigé par les Iroquois. Il écrit que, le 2 juin 1688, par suite d'une entente avec ces rusés diplomates, qui paraissaient demander la paix, il avait été décidé que l'on raserait Niagara " où il était bien mort 100 hommes et qu'on ne pouvait ravitailler. " Terrible reculade, qui prépara le massacre de Lachine, et bien d'autres !

Le voilà donc démoli ce poste de première importance. On ne le releva que trente-sept ans plus tard, en 1725.

Dans son Recueil ou Mémoire, Gédéon de Catalogne écrit : " 1688. M. de Bergères ramena un jeune chien de Niagara, fils d'un autre qui s'appelait *Vingt sols*, qui souvent avait servi de sentinelle au dit poste. Ce jeune chien fut amené à Chambly, où M. de Bergères fut commandant. "

Il y a ici matière à un article pour parler de M. de Bergères. Que le lecteur ne se fatigue pas : je lui donne des nouveautés, car il ne trouvera point tous ces détails ainsi expliqués dans les livres qu'il a sous la main.

Benjamin Sulte

LES PREMIERS SOINS

MORSURES D'ANIMAUX ENRAGÉS

Symptômes.—L'animal enragé est triste, abattu, il recherche la solitude, refuse de boire et de manger son poil est terne, sa voix est sourde, sa démarche tantôt rapide, tantôt lente, incertaine, sa gueule est remplie d'une bave écumeuse, langue pendante, yeux brillants, hagards, enflammés, queue basse. Il se jette sur tous les hommes et les animaux qu'il rencontre pour les mordre, il se roule à terre avec fureur, mordant et déchirant tout ce qu'il trouve. La vue de l'eau ou même d'un corps brillant reproduit les accès. Ce dernier phénomène cependant n'est pas constant.

En attendant le médecin.— Aussitôt qu'une personne a été mordue par un animal enragé, sans perdre de temps, lier ou serrer la partie mordue, laver à grande eau, faire saigner le plus possible la blessure, la fendre même pour la rendre plus sensible aux caustiques. La plaie ainsi simplifiée, cautériser à fond avec des fers rouges, on si l'on n'ose employer le fer rouge, placer dans la blessure de la charpie imbibée d'un caustique, comme l'ammoniaque pure, l'eau seconde, etc.

Que l'idée nationale soit toujours notre phare, notre boussole, notre étoile polaire. Lorsque dans un mouvement public quelconque, il y aura clairement à gagner pour notre nationalité, ne nous inquiétons du reste que secondairement. Soyons nationalement forés et nous le serons politiquement. Et soyons bien sûrs que personne ne viendra nous tendre la main au moment du besoin.—ETIENNE PARENT.